



**HAL**  
open science

# Des plantes, des merveilles et des femmes. Une lecture de Marie de France à la lumière de l'ontologie naturaliste

Viviane Griveau-Genest

## ► To cite this version:

Viviane Griveau-Genest. Des plantes, des merveilles et des femmes. Une lecture de Marie de France à la lumière de l'ontologie naturaliste. Les Figures féminines merveilleuses de l'Antiquité et leur réception des origines à nos jours, Actes du colloque tenu à Poitiers, 17-18 novembre 2022, université de poitiers, Nov 2022, Poitiers (Université de Poitiers), France. halshs-04542877

**HAL Id: halshs-04542877**

**<https://shs.hal.science/halshs-04542877>**

Submitted on 12 Apr 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Des plantes, des merveilles et des femmes.

### Une lecture de Marie de France à la lumière du naturalisme

Enluminures, chapiteaux : le Moyen Âge semble une ère de verdure luxuriante. Pourtant, les études médiévales se sont surtout attachées à l'animal<sup>1</sup>. Cet article est donc un essai exploratoire usant de la question végétale comme d'une clé heuristique. Dans une perspective d'histoire environnementale il travaillera à esquisser une phyto-critique<sup>2</sup> opérant un tournant végétal (*plant turn*) dans le domaine des études médiévales et ce afin de voir comment la littérature a relié hommes et femmes à leur *milieu*<sup>3</sup>. On mobilisera, outre les outils de l'analyse littéraire, les concepts de l'ethnobotanique pour laquelle les plantes sont « constructrices d'espaces[,] [...] de territoires mentaux [et permettent] un questionnement sur les modes d'appréhension et de mise en ordre de la nature<sup>4</sup> ».

Femmes, plantes et merveilles : notre propos naît d'un écho entre une lecture de Christine Martineau-Geniès et les hypothèses écoféministes de Carolyn Merchant. La première<sup>5</sup> lit le « Lai du Frêne » comme un texte où le végétal assume la dimension merveilleuse avec une héroïne hybride entre humanité et arbre. Carolyn Merchant théorise quant à elle l'infériorisation occidentale du féminin advenue à partir de la Renaissance et qui a (aurait ?) produit une rupture intellectuelle :

« [À la période moderne] ces deux idées nouvelles, celle du mécanisme et de la domination et la maîtrise de la nature, sont devenues les concepts fondamentaux du monde moderne. La mentalité orientée vers le naturel où les principes féminins jouaient un rôle important fut discréditée et remplacée par orientée vers le mécanique qui éliminait les principes féminins ou les exploitait de façon abusive. Tandis que la culture occidentale devint de plus en plus mécanisée durant les années 1600, la planète comme entité féminine ainsi que l'esprit de la terre vierge furent asservis par la machine. Le changement dans les imaginaires

---

<sup>1</sup> Les *animal studies* sont florissantes : on se bornera à renvoyer pour la partie iconographie à PASTOUREAU, Michel, *L'Ours, histoire d'un roi déchu*, Paris, Le Seuil ; plus anciennement, pour les sources de la pratique, à DELORT Robert *Les Animaux ont une histoire*, Paris, Le Seuil, 1993 ; plus récemment à *Les Animaux... l'histoire continue : rencontres pluridisciplinaires autour de Robert Delort*, BECK Corinne, GUIZARD Fabrice, SANTINELLI-FOLTZ Emmanuelle, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2022 et pour la période moderne, BARATAY Éric, *Le Point de vue animal*, Paris, Le Seuil, 2012. Enfin, pour une mise en perspective, on lira l'article de FOEHR-JANSENS Yasmina, « Animal Studies et littérature médiévale : Fictions politiques de la domestication », *French Studies*, vol. 72, n° 4, Octobre 2018, p. 572-589.

<sup>2</sup> Le terme phyto-critique présente quelque discordance : le préfixe *phyto-* a en effet subi une distorsion, du fait de l'abréviation de *phytosanitaire* en *phyto* dans l'expression « zéro phyto » où il en vient à désigner une substance éradiquant le végétal. On se reportera donc à MARDER Michael, « Pour un phytocentrisme à venir », *Philosophie du végétal*, HIERNAUX Quentin, TIMMERMANS Benoît (éd.), Paris, Vrin, 2019, p. 115-132 pour se rappeler que le sens de ce préfixe le rattache à la *phusis*, le monde vivant, et à l'action première de la vie, la croissance, avec le verbe *phuô*. Une phyto-critique sera donc une lecture attentive à ces êtres que l'Occident a caractérisés par leur capacité à croître, en même temps qu'une nécessaire réhabilitation lexicale.

<sup>3</sup> On évitera autant que possible l'emploi de « nature » pour son caractère anthropocentré. On privilégiera *milieu* utilisé par la biologie et l'histoire : il désigne un espace à la fois partagé en commun et co-construit par l'humanité et les autres êtres vivants. Sur ce point, voir BURNOUF Joëlle, BECK Corinne, BAILLY-MAITRE Marie-Christine, DUCEPPE-LAMARRE François, GUIZARD-DUCHAMP Fabrice, DURAND Aline, PUIG Carole, « Sociétés, milieux, ressources : un nouveau paradigme pour les médiévistes », *Être historien du Moyen Âge au XXI<sup>e</sup> siècle*, XXXVIII<sup>e</sup> congrès de la SHMESP, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007, p. 95-132.

<sup>4</sup> LIEUTAGHI, Pierre, « L'ethnobotanique, science humaine au miroir des plantes », *Aux Origines des plantes*, HALLE Francis, LIEUTAGHI Pierre, Paris, Fayard, 2008, p. 320-351, cit. p. 10-11.

<sup>5</sup> MARTINEAU-GENIEYS Christine, « La merveille du Frêne », *Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble, Hommage à Jean Dufournet*, t. 2, Paris, Édition Honoré Champion, 1993, p. 925-939.

dominants était directement lié aux changements dans les attitudes et le comportement humains vis-à-vis de la terre<sup>6</sup>. »

Une femme- plante dans un texte du XII<sup>e</sup> siècle ; une rupture au XVI<sup>e</sup> siècle dévalorisant féminin et nature.

Est-ce à dire que les textes médiévaux de Marie de France donneraient à voir un rapport au monde vivant non-humain exempt du naturalisme<sup>7</sup> oppressif dénoncé par Carolyn Merchant ? Ces échos sont un effet de lecture mais ils invitent à relire les *Lais* de Marie de France à partir des plantes.

Or, la question du végétal est importante. Dominique Brancher<sup>8</sup> le montre pour la période moderne, le statut ontologique de cette classe d'être est liée à l'anthropocentrisme et au naturalisme<sup>9</sup>. Lisant " au ras des pâquerettes ", elle situe les végétaux dans une variabilité signifiante inscrite dans une historicisation<sup>10</sup>. Elle complexifie le geste décrit par Carolyn Merchant qui peut conforter l'image d'un Moyen Âge en harmonie avec la Création.

Or des travaux remettent en question ce récit historiographique<sup>11</sup> : l'archéologie montre une anthropisation conséquente où forêts, gibiers, lits des fleuves, minerais, sont exploités suivant un « forçage des systèmes naturels<sup>12</sup> » généralisé et avec de réels dommages écologiques. Le rapport médiéval au végétal et, plus tard, l'adoption des schèmes du naturalisme s'inscrivent donc sur une toile de fond très anthropisée. Bien plus, Étienne Anheim<sup>13</sup> critique l'idée d'une rupture faisant sortir le naturalisme tout armé de la cuisse de la modernité pour y voir un processus résultant « d'opérations d'écritures [qui] sédimentent lentement des savoirs

---

<sup>6</sup> MERCHANT Carolyn, *La Mort de la nature. Les Femmes, l'écologie et la révolution scientifique*, Marseille, Éditions Wildproject, 2021, (1980), p. 38. Sur l'écoféminisme, voir *Reclaim : recueil de textes écoféministes*, HACHE Émilie, (éd.), Paris, Cambourakis, 2016.

<sup>7</sup> Nous employons dans le présent article le terme de naturalisme tel qu'il a été théorisé par Philippe Descola dans le domaine de l'anthropologie pour désigner un type de rapport construit par les sociétés humaines à l'égard de leur environnement non-humain, vivant, et même plus largement encore. Le rapport dit naturaliste se caractérise par une appréhension objectivée du vivant non-humain sous un terme générique, la nature, à l'inverse d'autres configurations créditant les autres formes de vie d'une qualité de sujet. Le naturalisme entretient un rapport complexe à la question du merveilleux : souvent mû par une approche de type objectivante et rationaliste, il est en lien étroit avec une explication causale des phénomènes naturels, ce qui tend à exclure le merveilleux. Toutefois, et c'est le cas au Moyen Âge, une explication merveilleuse du monde a pu perdurer en parallèle de l'essor d'une science pré-moderne, les *mirabilia* étant tout ce qui échappe à l'explication logique, soit par manque de connaissance, soit parce que l'on postulait une action divine (ou maléfique). Quoique s'excluant en théorie, naturalisme et merveilleux sont donc des territoires à géométrie variable qui coexistent et s'entremêlent dans la pratique pendant longtemps.

<sup>8</sup> BRANCHER Dominique, *Quand l'Esprit vient aux plantes : botanique sensible et subversion libertine*, XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles, Genève, Droz, 2015.

<sup>9</sup> Ce tournant concerne toutes les disciplines, voir pour l'anthropologie KAZIC Dusan, *Quand les Plantes n'en font qu'à leur tête, concevoir un monde sans production ni économie*, Paris, Éditions de la découverte, 2022, sur les relations entre exploitant.e.s agricoles.e.s et végétaux cultivés.

<sup>10</sup> C'est ce que montre FRONTISI-DUCROUX Françoise dans *Arbres filles et garçons fleurs, métamorphoses érotiques dans les mythes grecs*, Paris, Le Seuil, 2017 pour les textes antiques où c'est le masculin qui est lié au registre floral et le féminin qui est associé aux arbres. Le végétal n'est donc pas pensé dans ce cadre culturel comme exclusivement féminin.

<sup>11</sup> Voir à ce sujet, entre autres, ANHEIM Étienne, « Les métamorphoses de la nature dans l'Europe de la fin du Moyen Âge », DESCOLA Philippe éd., *Les Natures en question*. Odile Jacob, 2018, p. 51-70 ; BURNOUF Joëlle, BECK Corinne, BAILLY-MAITRE Marie-Christine, DUCEPPE-LAMARRE François, GUIZARD-DUCHAMP Fabrice, DURAND Aline, PUIG Carole, *op. cit.* ; MOUTHON Fabrice, *Le Sourire de Prométhée : l'homme et la nature au Moyen Âge*, Paris, La Découverte, 2017 ; ARNOUX Mathieu, *Un Monde sans ressources : besoin et société en Europe (XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Belin, 2023 ; GUIZARD Fabrice, *Les Terres du sauvage dans le monde franc (IV<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009 ; FUMAGALLI Vito, *Paysages de la peur : l'homme et la nature au Moyen Âge*, Bruxelles, Presses de l'université de Bruxelles, 2009, notamment, pour la fabrique du paysage médiéval, p. 219-223 et p. 239-244 ; BECK Corinne, *Les Eaux et forêts en Bourgogne ducale (vers 1350-vers 1480) : société et biodiversité*, Paris, L'Harmattan, 2008.

<sup>12</sup> BURNOUF Joëlle, BECK Corinne, BAILLY-MAITRE Marie-Christine, DUCEPPE-LAMARRE François, GUIZARD-DUCHAMP Fabrice, DURAND Aline, PUIG Carole, *op. cit.*, p. 102.

<sup>13</sup> ANHEIM Étienne, *op. cit.*

concrets<sup>14</sup> » et d'une « articulation quotidienne entre l'homme et son milieu ». La littérature constitue donc l'un de ces « leviers qui façonnent concrètement un rapport au monde<sup>15</sup> ». Il importe donc de documenter depuis les textes le ou les rapports au vivant construits au Moyen Âge.

L'enjeu dépasse le verdissement de bon ton. En effet, en 1967, dans un article connu, l'historien Lynn White<sup>16</sup> faisait du Moyen Âge le temps d'incubation d'une modernité destructrice. Carolyn Merchant laisse entière la question du Moyen Âge puisqu'elle cite peu de sources avant le XIV<sup>e</sup> siècle. Or, dans le contexte où la crise écologique induit une critique de la culture occidentale, l'histoire médiévale ne doit pas devenir un récit de paradis perdu mais rester un instrument critique d'appréhension de la complexité. Le corpus des lais (Marie de France et quelques anonymes) nous ont donc paru être un premier terrain d'enquête pertinent pour revenir à cette question du rapport noué au monde vivant non-humain : deux textes y portent un titre végétal, le « Lai du Frêne » et le « Lai du Chèvrefeuille » et le merveilleux construit une *mimesis* hors rapport naturaliste.

Le végétal *topos* ? Entre signe et sens

Se mettre en chemin en espérant herboriser au fil des textes médiévaux expose à une récolte maigre. Le critique-cueilleur<sup>17</sup> se heurte en effet à deux obstacles distincts : d'une part, la littérature médiévale peut sembler avare de *realia* végétales<sup>18</sup> ; d'autre part, l'*habitus* de lecture de la critique occidentale, héritière d'une tradition séparant humanités et sciences naturelles, tend à rabattre la nature sur la culture en faisant des plantes des signes.

### 1. Forêt, lande, taillis : degré zéro de l'écriture ou paysage ?

Les mentions qui surgissent sont d'abord génériques avec une fonction spatiale et descriptive :

[...] al matin vait en la *forest*  
Kar cel deduit forment li plest.  
A un grant cerf sunt aruté,  
E li chien furent descuplé.  
[...] En l'espeise d'un grant *buissun*

---

<sup>14</sup> ANHEIM Étienne, *op. cit.*, p. 56.

<sup>15</sup> ANHEIM Étienne, *op. cit.*, p. 60.

<sup>16</sup> WHITE Lynn T., « Les racines historiques de notre crise écologique », Dominique Bourg (éd.), Paris, Presses Universitaires de France, Humensis, 2019, (1967).

<sup>17</sup> Les métaphores décrivant l'activité littéraire ont leur importance. Le promeneur botaniste qu'était Jean-Jacques Rousseau invitait déjà à concevoir des passerelles entre herborisation et littérature. Plus récemment, Ursula Le Guin a fait de la cueillette et du panier une métaphore de la fiction, d'où une autre posture critique : « la forme naturelle, correcte, adéquate du roman pourrait être celle de la besace, du sac. Un livre renferme des mondes. Les mondes renferment des choses. Ils revêtent des significations. Un roman est un "Paquet sacré" comme ceux des peuples premiers d'Amérique du Nord ; il contient les choses dans la relation particulière et puissante qu'elles entretiennent les unes avec les autres, et avec nous ». LE GUIN Ursula, « Le fourre-tout de la fiction, une hypothèse », *Danser au bord du monde. Mots, femmes, territoires*, Paris, Éditions de l'éclat, 2020, (1989), p. 202.

<sup>18</sup> C'est particulièrement le cas dans la littérature narrative hormis quelques passages d'*ekphrasis* où le végétal vise à communiquer sa force visuelle au discours. La poésie, qu'elle soit romane médiolatine ou occitane, présente en revanche des mentions sensiblement plus développées, quoique circonscrites. Il reste des exceptions, mais qui confirment la règle, telle Hildegarde de Bingen où le végétal devient à la fois le creuset d'une pensée cosmogonique et théologique avec le concept de *viriditas* et une matrice foisonnante de métaphores luxuriantes pour dire la sainteté dans ses textes poétiques. Toutefois, Hildegarde est une figure atypique, mystique à la fois reconnue comme sainte très vite mais aussi abbesse très critiquée de son vivant, notamment pour ses positions théologiques. Son intérêt transversal pour le végétal détonne au milieu de la production médiévale, il convient de la resituer avec nuance au sein de son contexte historique.

Vit une bise od un foûn<sup>19</sup>.

*Forest, bois, pre, lande, foillee, vergier, jardin, prairie, ente* sont autant de sèmes qui connotent le végétal et constituent un décor « de conte » selon les termes d'Erich Auerbach<sup>20</sup>. Ils ne permettent néanmoins pas d'accéder à une représentation précise : il y a *du* végétal et non pas *des* végétaux. Pourtant, les historiens<sup>21</sup> ont montré que ces signes élaborent un cadre narratif et un paysage<sup>22</sup> qui assoit une anthropologie. Jardins, prés, landes, forêts dessinent un ensemble fait d'interrelations où les milieux vivants sont diversement anthropisés et mis en exploitation, avec une dialectique entre lieu dédié aux cultures domestiquées, « espaces du sauvage<sup>23</sup> », et espace extensif de l'essart défriché. Ainsi, dans « Le Frêne » mais aussi dans « Guigemar » la forêt marque une rupture avec le monde des hommes et sert de passage vers le monde de la féerie :

Puis est muntez, d'iluec s'en part  
K'esloignez s'est, mult li est tart.  
Ne volt ke nul des suens i vienge,  
Kil desturbast ne kil retienge.  
Le travers del bois est alez  
Un vert chemin ki l'ad menez  
Fors a la lande. [...] <sup>24</sup>

Au-delà donc du rôle consistant à faire advenir le héros et l'aventure, les textes parlent de la manière dont l'humain compose avec son milieu. Pour le Moyen Âge, les clercs la pensent sur le modèle de l'altérité avec la forêt qui matérialise la notion de sauvage<sup>25</sup> et toute une déclinaison de lisières dialectiques.

## 2. Le végétal, révélateur d'un monde humain...

La lecture des textes à la lumière de la botanique et de l'histoire de la domestication<sup>26</sup> souligne plus encore cette construction adversative, l'attention aux espèces permettant de dépasser l'horizon du *topos* littéraire. Ainsi, dans « Laostic », une femme justifie auprès de son mari les soirées passées à la fenêtre à échanger avec son amant par le chant du rossignol. Celui-ci se venge :

De une chose se purpensa :  
Que le laustic enginmera.  
Il n'ot vallet en sa meisun  
Ne face engin, reis u laçun

---

<sup>19</sup> « Lai de Guigemar », *Lais du Moyen Âge, Récits de Marie de France et d'autres auteurs (XII<sup>e</sup>- XIII<sup>e</sup> siècles)*, WALTER Philippe, KAEMPFER Lucie, UELTSCHI Karin, Paris, Éditions Gallimard, 2018, p. 10-11, v. 79 sq. Traduction : « De bon matin, il pénètre dans la forêt car il apprécie fort le plaisir de la chasse. Ils étaient sur la piste d'un grand cerf, et lâchèrent les chiens. [...] Au beau milieu d'un épais buisson il aperçut une biche en un faon. »

<sup>20</sup> AUERBACH Erich, *Mimésis, La représentation de la réalité dans la littérature occidentale*, Paris, Éditions Gallimard, 1968, (1946).

<sup>21</sup> Voir LE GOFF Jacques, « Le désert-forêt dans l'Occident médiéval », *L'Imaginaire médiéval*, Paris, Éditions Gallimard, 1985, p. 59-75.

<sup>22</sup> Sur la notion de paysage, voir la position intermédiaire de COLLOT Michel, dans *Paysage et poésie du romantisme à nos jours*, Paris, Librairie José Corti, 2005 qui nuance le primat de l'artialisé.

<sup>23</sup> Nous reprenons l'expression de GUIZARD Fabrice, *op. cit.*, problématisée aux p. 13-21.

<sup>24</sup> « Lai de Guigemar », *Lais du Moyen Âge, op. cit.*, p. 12-13, v. 141-147. Traduction : « Puis il monte à cheval et s'en va ; il lui tarde de partir au loin. Il ne veut voir arriver aucun des siens qui puisse l'importuner ou le retenir sur place. Il traversa la forêt en suivant un chemin verdoyant qui le mena jusqu'à une lande. »

<sup>25</sup> L'archéologie montre qu'il s'agit d'une construction discursive. La forêt fait l'objet d'une utilisation importante et documentée dans le cadre de pratiques agropastorales : REDON Odile, « L'Arbre et la forêt dans la Toscane méridionale aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles », *L'Homme et la nature au Moyen Âge*, COLARDELLE Michel (dir.), 1993, Paris, Éditions Errance, 1996 et *La Forêt au Moyen Âge*, BEPOIX Sylvie, RICHARD Hervé, Paris, Les Belles lettres, 2019.

<sup>26</sup> Concept issu des sciences du vivant, la domestication désigne la maîtrise que l'humain acquiert sur la reproduction du vivant. Le processus intervient au cours de la Préhistoire mais se poursuit au cours du Moyen Âge, notamment pour les fruitiers. Pour une mise en perspective voir GERBER, Sophie, « Les Plantes cultivées cachent-elles la forêt ? », *Philosophie du végétal*, HIERNAUX Quentin, TIMMERMANS Benoît (éd.), Paris, Vrin, 2019, p. 91-114.

Puis les mettent par le vergier.  
N'i ot codre ne chastainier  
U il ne mettent laz u glu  
Tant que pris l'unt et retenu<sup>27</sup>

La mention du *vergier*, puis du *codre* (noisetier) et du *chastainier* soulignent le cadre humain de cet amour malheureux. Il s'agit de deux arbres clés de l'agroforesterie médiévale<sup>28</sup> qui renvoient à un espace productif. Le rossignol est donc pris au piège dans une forêt exploitée comme les amants sont enfermés dans les normes matrimoniales. Dans le lai du *Frêne* le caractère fructifère du noisetier oppose deux sœurs jumelles nommées La Coudre et Le Frêne : « En la Codre ad noiz et deduiz / Freisne porte unke fruiz.<sup>29</sup> », signe d'une sensibilité médiévale à ces marques végétales d'un milieu anthropisé.

### 3. ... et marqueur du monde féérique

Toutefois, le végétal est ambivalent car il ouvre aussi sur la féerie. Ainsi dans le « Lai de Lanval », les fleurs de la description de l'amante du chevalier soulignent son caractère autre :

Dedenz cel tref fu la pucele  
Flur de lis e rose nuvele  
Quant ele pert al tens d'été  
Trepasot ele de beauté.  
[...]  
Tut ot descuvert le costé  
Le vis, le col e la peitrine ;  
Plus ert blanche que flur d'espine<sup>30</sup>

*Flur de lis, rose nouvelle, flur d'espine* : la triade florale (lys, rose, aubépine) reprend les composantes clés de l'érotisme féminin en associant la blancheur au rouge-rose. Le binôme rose-lys puise dans les codes de l'*ornatus* développé dès l'époque carolingienne dans la poésie médio-latine. Pourtant ce passage ne réduit pas au formalisme littéraire issu des écoles et des arts poétiques ; ces absentes de tous bouquets font écho à des fleurs réelles charriant des imaginaires. Il faut souligner la composition subtilement hétérogène de cette triade qui convoque tout d'abord deux fleurs déjà bien implantées dans les jardins médiévaux et le rosier, domestiqué depuis l'Antiquité<sup>31</sup>. Pour dire l'amante, la littérature puise donc d'abord dans l'*ornatus* cultivé du jardin. Pourtant, l'aubépine fait entendre une tonalité différente. Il s'agit en effet d'un arbuste (*Crataegus, sp.*) favorisé

---

<sup>27</sup> « Laostic », *Lais du Moyen Âge, op. cit.*, p. 186-187, v. 92-100. Traduction : « Il médite un plan : il prendra le rossignol au piège. Tous ses domestiques se mettent à fabriquer pièges, filets et lacets qu'ils disposent ensuite dans le jardin. Il n'y a nul coudrier, nul châtaignier où ils ne mettent des lacets ou de la glu si bien qu'ils capturent et retiennent le rossignol. »

<sup>28</sup> Le châtaignier, implanté par les latins, a été diffusé par les communautés monastiques pour augmenter la productivité de la forêt.

<sup>29</sup> « Le Frêne », *Lais du Moyen Âge, op. cit.*, p. 82-83, v. 337 – 340. Traduction : « Avec le coudrier, il y a du fruit et du plaisir à glaner alors que le frêne ne porte aucun fruit ».

<sup>30</sup> « Lanval », *Lais du Moyen Âge, op. cit.*, p. 112-113, v. 93- v. 106. Traduction : (À l'intérieur de cette tente se trouvait une jeune fille, elle surpassait en beauté la fleur de lys et la rose nouvelle quand elles éclosent en été. [...] Elle avait tout le flanc découvert, ainsi que son visage, son cou et sa poitrine ; elle était plus blanche que l'aubépine.

<sup>31</sup> La rose et le lys figurent dans le capitulaire carolingien *De Villis* écrit aux environs de l'an 800. Pour une mise au point sur l'histoire de la rose, voir GONTERO-LAUZE Valérie, *La Rose au Moyen Âge, florilège*, Aix, Naturalia publications, 2022.

dans le jardin médiéval<sup>32</sup> et dont les baies sont couramment consommées<sup>33</sup>. Il demeure néanmoins sauvage. Cette beauté associe donc le charme du jardin cultivé et celui de la lisière forestière. Est-ce surprenant pour un personnage féérique ? D'ailleurs l'aubépine est un arbre symbolique de la mythologie celte<sup>34</sup>. À ne regarder que les végétaux, la description de l'amante surnaturelle dit en creux l'oscillation du récit et du héros entre normes humaines courtoises et amour libre féérique.

Loin d'offrir une tapisserie plate où s'accroche le récit, les végétaux du décor dupliquent en miroir cette répartition duelle. Le végétal est profondément pluriel, à la fois *realia* dotés d'une référentialité ancrée dans un agencement humain du vivant et symbole signifiant le monde. Ainsi, dans « Guingamor », l'amant de la fée retourné dans son monde quelques siècles plus tard mange des pommes sauvages :

Let le chemin que il erra  
Un pomier sauvage trova ;  
De grosses pomes fut chargiez<sup>35</sup>.

Pour le Moyen Âge occidental, la pomme reste première du point de vue imaginaire<sup>36</sup>. Quant à ce statut sauvage, l'archéologie montre que les fruits du pommier natif restent consommés tout au long de la période<sup>37</sup>. Cette scène de glanage constitue donc des *realia* banales et vraisemblables. Elle raconte un rapport humain au milieu qui excède l'alternative sauvage / cultivé. Pourtant, la suite du récit nous conduit ailleurs : en mangeant, le chevalier rattrape le temps écoulé auquel l'avait soustrait son amante féérique. Car l'espèce végétale indique aussi la présence de l'autre monde puisque l'Île des morts chez les Celtes, l'Île d'Avalon, était aussi l'île des pommes.

Femmes et végétaux, entre sujets et objets

Le végétal ouvre donc à la fois sur le réel où l'humain exploite son environnement et sur l'espace du merveilleux. Pourtant, la forêt des textes est profonde et peu s'en faut que l'on ne se perde. On l'aura en effet noté, dans ces exemples l'association femme / végétal est ténue. En matière de cueillette, il faut parfois s'égarer. On suivra la piste de l'usage du végétal fait par les femmes.

### 1. User des végétaux

Or, contrairement aux textes tristaniens avec leur « vin herbé », les textes de Marie de France semblent prendre un soin particulier pour congédier la figure de la femme maniant les plantes à des fins de soin ou de magie. Ainsi, dans le lai de « Guigemar », une biche fabuleuse maudit le chevalier :

« Tel seit la tue destinee  
Jamais n'aies tu médecine !  
Ne par herbe ne par racines  
Ne par mire ne par pociun

<sup>32</sup> Il sert notamment de porte-greffe pour d'autres rosacées : poirier au Moyen Âge, de nos jours, poirier et pommier. Pour un aperçu, voir notamment LAMBERT, Carole, « Le recueil de Riom et la manière de henter soutillement. Un livre de cuisine et un receptaire sur les greffes du XV<sup>e</sup> siècle », *Le Moyen Français*, n° 20, 1987.

<sup>33</sup> RUAS Marie-Pierre, « Les plantes exploitées en France au Moyen Âge d'après les semences archéologiques », *Plantes et cultures nouvelles : en Europe occidentale, au Moyen Âge et à l'époque moderne*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 1992, p. 9-35.

<sup>34</sup> WALTER Philippe, « L'épine ou l'arbre-fée », *PRIS-MA*, t. V /1, 1989, p. 95-108.

<sup>35</sup> « Guingamor », *Lais du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 408-409, v. 637 – v. 639. Traduction : « Il quitta le chemin qu'il suivait pour se rendre près d'un pommier sauvage qu'il venait d'apercevoir ; l'arbre était chargé de grosses pommes. »

<sup>36</sup> PASTOUREAU Michel, « *Bonum, malum, pomum*. Une histoire symbolique de la pomme » dans *L'Arbre : histoire naturelle et symbolique de l'arbre, du bois et du fruit au Moyen Âge*, Paris, Le Léopard d'or, 1993, p. 155-159.

<sup>37</sup> RUAS Marie-Pierre, « Les plantes exploitées en France au Moyen Âge... », *op. cit.*

N'avras tu jamés garisun  
De la plaie ke as en la quisse,  
De si que cele te guarisse  
Ki souffera pur tue amur<sup>38</sup>. »

L'énumération souligne les ressources de la pharmacopée médiévale, *erbes, racines, pociun* qui pourraient faire glisser le texte vers le merveilleux. Or elles sont mises en échec par la malédiction ; c'est la femme et la passion amoureuse qui seront le véritable remède. Le merveilleux glisse donc de la puissance végétale maîtrisée par la femme au sentiment. De même, dans le lai des *Deux amants* l'héroïne demande à son amant de prendre une potion pour gagner une épreuve. Sa tante, médecin à Salerne, doit la réaliser, qui « l'art de phisike ad tant usé / Que mut est saive de mescines : / Tant cunust herbes et racines<sup>39</sup> ». Mais l'aide de cette figure rationalisée par la science sera inutile : le personnage masculin oublie de boire et meurt.

Une exception demeure toutefois, celle du « Lai d'Eliduc ». Un chevalier disgracié part louer ses services auprès d'un seigneur étranger, laissant derrière lui une épouse qui l'aime. Il s'illustre avec vaillance, la fille du roi s'éprend de lui, elle le séduit. Eliduc projette de la ramener dans son pays, quoique toujours marié. Le retour en bateau se passe mal : les marins voient dans la bigamie d'Eliduc la cause de la tempête. Découvrant la vérité, la jeune fille tombe comme morte. À son arrivée, Eliduc dépose le corps demeuré intact dans une chapelle en forêt et il vient le voir tous les jours. Son épouse le suit. En voyant la jeune fille, elle comprend tout. Arrive une belette : pleurant son mâle défunt, elle prend une fleur et le ressuscite. L'épouse récupère la fleur et ramène à la vie la jeune fille.

La femme lieve, si prent [la flur] ;  
Ariere va hastievement.  
Dedenz la buche a la pucele  
Meteit la flur que tant fu bele.  
Un petitet i demurra  
Cele revint et suspira<sup>40</sup>.

Après quoi, elle rentre dans les ordres et laisse son mari avec son amante. Dans ce texte, le merveilleux réside-t-il seulement dans l'objet magique, à savoir la fleur ? Le végétal, quoique puissant, le suggère et le dissimule plutôt. Car au fond, le merveilleux c'est aussi bien la jeune fille dont la beauté défie la mort, l'épouse qui oublie d'être jalouse et la communication entre humains et animaux. Surtout, Marie de France cultive le flou alors que les plantaires et bestiaires parlent de crocus<sup>41</sup>. Marie de France souhaitait-elle atténuer le merveilleux végétal associé au féminin, comme dans les exemples précédents ? Le végétal révèle autant qu'il cache : sans nom, tirée par accident de la pharmacopée d'une belette, la fleur suggère et cache à la fois la figure

---

<sup>38</sup> « Guigemar », *Lais du Moyen Âge, op. cit.*, p.10-13, v. 108 -115. Traduction : « Que telle soit ta destinée, puisses-tu ne jamais trouver la guérison ! Ni herbes, ni racines, ni médecin ni potion ne pourront te guérir de la plaie que tu as dans la cuisse avant que te guérisses celle qui souffrira pour l'amour de toi [...]. »

<sup>39</sup> « Les Deux amants », *Lais du Moyen Âge, op. cit.*, p. 144-145, v. 95 -108. Traduction : « Sa longue pratique l'a rendue fort experte en remèdes ; elle connaît bien les herbes et les racines. »

<sup>40</sup> « Eliduc », *Lais du Moyen Âge, op. cit.*, p. 292-293, v. 1059 -1064. Traduction : « La dame se leva et prit la fleur. Elle revint rapidement sur ses pas et mit la fleur dans la bouche de la belle jeune fille. Il se passa un peu de temps puis la belle revint à elle et soupira. »

<sup>41</sup> On se reportera pour ce point à l'élucidation proposée dans la notice critique du « Lai d'Eliduc », *Lais du Moyen Âge, op. cit.*, p. 1200, n. 7.

de la fée<sup>42</sup>. Les végétaux utilisés par les femmes mettent donc sur la voie du merveilleux<sup>43</sup> tout en l'écartant. L'approche des *green studies* quant à elle invite à s'appuyer sur le végétal pour révéler des possibles anthropologiques différents.

## 2. Règnes hybrides : le végétal protagoniste

Il convient en effet de s'interroger sur *qui* sont les femmes et les végétaux dans les lais en revenant au cas paroxystique du lai du *Frêne* où une femme porte un nom d'arbre. Reprenons l'intrigue tortueuse de ce lai : après avoir accusé d'adultère sa voisine mère de jumeaux, une femme accouche de jumelles. Pour éviter la médisance, elle abandonne l'une des enfants. Le bébé est exposé par une suivante au seuil d'un monastère dans un frêne, avec des objets précieux. L'abbesse du monastère recueille la petite fille et lui donne comme nom Le Frêne. Plus tard, un seigneur local s'éprend de la jeune fille sans la connaître, elle devient sa concubine. Toutefois, la cour des barons réclame une épouse noble : ils proposent Le Coudrier, l'autre jumelle. Le comte accepte et vient le jour des noces. Sans jalousie, la concubine délaissée fait le lit nuptial avec son lange de naissance. Quand la mère de la mariée voit le lit, elle reconnaît le textile et comprend que la concubine est sa fille abandonnée. Elle révèle la vérité, le mariage avec le Coudrier est cassé, Le Frêne épouse le comte.

Le lai surprend. Tout d'abord, des motifs, visiblement issus de contes folkloriques<sup>44</sup>, rendent la trame narrative problématique. Puis, alors qu'il se distingue par une absence de merveilleux, un frêne impose sa présence encombrante jusque dans le titre. Christine Martineau-Génieys liste ces éléments et les relie dans une interprétation qui intègre le végétal. En effet, à l'inverse des contes, le thème de la gémellité n'est pas vecteur de reconnaissance<sup>45</sup>. Bien plus, l'étoffe précieuse avec laquelle l'enfant est abandonnée, un lange, devient plus tard un couvre-lit sans que le texte n'indique une transformation ou un changement de taille. Enfin, l'abbesse va au-delà de la charité chrétienne : elle adopte l'enfant et la porte sur les fonts baptismaux avec une implication qui étonne. Enfin, l'onomastique déroute avec une fille légitime nommée La Coudre et sa jumelle Le Frêne (article + nom). Bref, dans sa désignation, la protagoniste est donnée *pour* un arbre de même que les barons évaluent les mérites comparés des deux jeunes filles à partir de la productivité végétale. Est-ce à dire que l'héroïne est *d'une certaine manière* un arbre ?

La chercheuse souligne que plusieurs éléments appuient l'idée d'*autre monde*. La servante trouve ainsi l'abbaye après une traversée de la forêt aux allures de catabases et le frêne surgit juste après sa prière :

Un freisne vit lé et branchu  
E mut espés et bien ramu.  
En quatre fors esteit quarré ;

---

<sup>42</sup> Marie de France évoque au seuil de son texte un titre ancien où ce sont les femmes (non nommées) qui donnent leur nom au texte, Guiddeluec et Guilladon : elles font penser à une figure de dyade mythologique, où l'une des femmes, ou les deux, serai.en.t investie.s d'une puissance fabuleuse. Le passage au nom du héros masculin comme titre est assurément un signe de remaniement profond.

<sup>43</sup> C'est aussi le cas des animaux, plutôt en lien avec des personnages masculins : loup garou du « Bisclavret », prince oiseau de « Yonec » cygne apprivoisé de « Milon ».

<sup>44</sup> Sur l'analyse des motifs folkloriques voir notamment SUARD François, « L'utilisation des éléments folkloriques dans le lai du *Frêne* », *Cahiers de civilisation médiévale*, t. XXI, 1978, p. 43-62 ainsi que pour sa relecture critique, Martineau-Génieys, *op. cit.* ; enfin, SERGENT Bernard, *L'Origine celtique des Lais de Marie de France*, Genève, Droz, 2014, p. 77-98.

<sup>45</sup> En effet, la question des jumeaux homozygotes ou dizygotes ne compte pas dans les textes traditionnels.

Pur ombre fere i fu planté<sup>46</sup>.

La botanique permet de mieux apprécier cette description : cet arbre monumental aux branches étalées et impressionnantes ne peut qu'être un arbre isolé sinon son port serait fuselé. Bien plus, s'étirant en direction des quatre points cardinaux il a tout d'un arbre sacré, ce que la servante reconnaît en demandant la protection de l'enfant : « Deus fet ele par tun seint nun / Si ceo te vïent a pleisir / Cest enfant garde de perir<sup>47</sup> »

Certes, la demande est faite au Dieu chrétien mais ce peut être superficiel. Or le Frêne est un arbre majeur dans la mythologie celtique. On s'étonnera dès lors moins qu'une abbaye jouxte le lieu et que l'enfant soit adoptée par l'abbesse : son exposition entre les quatre branches maîtresses du frêne en a fait une enfant spéciale à honorer d'un nom hors du commun.

Christine Martineau-Genieys en tire également une explication pour le peu de ressemblance des jumelles : arbre et enfant se sont fondus pour ne faire plus qu'une, la jeune fille étant ou devenant un génie sylvestre qui s'invite dans le monde humain<sup>48</sup>. D'essence autre, elle ne ressemblera donc pas à sa jumelle. Dès lors, bien des traits du Frêne peuvent être rapportés au portrait type de la fée : l'action sur les objets (le linge), sa séduction à distance (Goron l'aime sans la voir), son rapport à l'amour charnel (elle devient facilement la concubine du noble), l'affection dont elle jouit (serviteurs et mère de la mariée). Sous des dehors passifs, elle possède un puissant pouvoir agissant. Le Frêne peut bien faire le lit de son amant pour des noces de pacotille : elle sait que sa séduction triomphera. Le terme *merveille*, distillé tout au long du récit souligne la présence du féérique. On peut donc dès lors rejeter la lecture misogyne qui fait du comportement de la protagoniste un exemple de sacrifice féminin. On est plutôt *au-delà*, moins des rapports genrés, que de l'humain. Le Frêne est une fée : il y a donc bien du merveilleux anti-naturaliste dans le lai du Frêne : de l'humain au végétal, il y a un *continuum*, et ce grâce à l'amour.

Cette analyse invite à interroger un autre texte de Marie de France doté lui aussi d'un titre végétal, le « Lai du chèvrefeuille » : se pourrait-il qu'il déploie également un écosystème merveilleux où une plante se voit dotée d'une agentivité ? Banni de la cour, Tristan vit dans la forêt. Il apprend que la reine va y passer avec son cortège. Il grave un message sur un bâton de noisetier avec un message :

Ceo fu la summe de l'escrit  
Qu'il li aveit mandé e dit :  
Que lungee ot ilec esté  
E atendu e surjurné  
Pur attendre e pur saver  
Coment il la peüst veer  
Kar ne pot nent vivre sanz li.  
D'euls deus fu il tut autresi  
Cume del chevrefoil esteit  
Ki a la codre se perneit :  
Quant il est si laciez e pris  
E tut entour le fust s'est mis  
Ensemble poient bien durer  
Mes ki puis les volt desevrer

<sup>46</sup> « Le Frêne », *Lais du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 74-75, v. 167- 170. Traduction : Elle vit un gros frêne aux belles branches, aux larges frondaisons et aux belles ramures. Son tronc se ramifiait en quatre et on l'avait planté là pour faire de l'ombre.

<sup>47</sup> « Le Frêne », *Lais du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 74-75, v. 162-164. Traduction : « Mon Dieu, par ton saint nom, Seigneur, si c'est ta volonté, protège cet [sic] enfant de la mort. »

<sup>48</sup> SERGENT Bernard, *op. cit.*, p. 82-85, explique que de nombreuses cultures appréhendaient la gémellité comme un signe d'adultère ou comme l'indice d'une liaison avec un être magique non-humain. L'abandon, forme euphémisée de mise à mort, pouvait donc être un moyen pour écarter un être hybride, mi-humain, mi-féérique perçu comme dangereux.

Li codres muert hastivement  
E li chevrefoil ensemment.  
« Bele amie, si est de nus :  
Ne vuz sanz mei, ne mei sanz vus<sup>49</sup> »

La reine comprend le message et les deux amants se retrouvent. Or, la critique l'a souligné, le texte de Tristan ne tient pas sur une branche de coudrier vu son faible diamètre<sup>50</sup>. On a pu y voir un code abrégé attesté en Irlande ancienne, l'écriture oghamique, sans consensus<sup>51</sup>. D'autres ont supposé que le message gravé reprenait la *somme* d'un autre écrit antérieur, plus développé (lettre) comme dans d'autres endroits de la saga tristanienne. Le végétal, dans ce corpus, est chargé d'implicite qui en fait un vecteur signifiant. Comment le comprendre ?

Une autre piste mérite d'être explorée, celle de la métaphore des plantes enlacées mobilisée par Tristan. Il est notable que le support du message, le coudrier, peu adapté à la gravure est en même temps métaphore et tuteur du chèvrefeuille. En somme, l'éclisse de noisetier mettrait en abîme le contenu du message et appellerait la présence du chèvrefeuille absent, mais évoqué dans le texte et le titre. Comment toutefois imaginer que le sens puisse circuler, pour la destinatrice mais aussi pour les lecteurs, du support en bois concret à la métaphore ? Bernard Sergent souligne que des textes irlandais anciens usent du chèvrefeuille ou d'arbres enlacés désigner l'union indestructible d'amants malheureux. Le végétal pourrait donc *a minima*, tenir lieu de motif littéraire attesté. Bien plus, la matérialité d'une simple éclisse de coudrier pourrait renvoyer implicitement au deuxième pôle du motif, le chèvrefeuille qui le torsade, et donc à l'être aimé absent. Allons plus loin : une affinité pourrait exister entre le couple de protagonistes et les végétaux, d'où une compréhension intuitive. Un autre motif de végétaux enlacés et amoureux, dans la version tristanienne d'Eilhart d'Oberg<sup>52</sup> y invite. Postérieur d'à peine dix ans au « Lai du Chèvrefeuille », il conte comment deux végétaux plantés par le roi Marc sur les tombes des amants, un cep de vigne (Tristan) et un rosier (Iseult), se mettent aussitôt à s'enlacer. Quoique les végétaux soient plantés, ils contribuent à perpétuer l'existence et la passion des amants sous une autre forme. Les deux passages sont proches : les végétaux sont enlacés et le chèvrefeuille, comme la vigne, est une liane. Le passage du noisetier au rosier pourrait quant à lui s'expliquer par son caractère arbustif et ses tiges rigides, ou bien par la couleur des fleurs et des noisettes, pourpres dans certains mythes celtes. Comme dans « Lanval », un binôme chrétien<sup>53</sup> éclipse les végétaux celtiques mais pas leur agentivité. Or ces motifs suggèrent un lien étroit entre humains et plantes grâce à l'amour. Ainsi, dans ce lai à la concision allusive, le merveilleux tiendrait au fait

---

<sup>49</sup> « Le Chèvrefeuille », *Lais du Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 236-237, v. 61- 78. Traduction : Voici l'explication condensée du message qu'il lui avait adressé jadis : il était resté longtemps dans la forêt aux aguets, et attendait de connaître un moyen pour la revoir car il ne pouvait vivre sans elle. Il en était d'eux comme du chèvrefeuille qui s'enroulait autour du coudrier ; une fois qu'il s'y est enlacé et qu'il est attaché au tronc, ils peuvent longtemps vivre ensemble. Mais ensuite, si l'on cherche à les séparer, le coudrier meurt aussitôt et le chèvrefeuille de même. « Belle amie, il en est ainsi de nous, ni vous sans moi, ni moi sans vous ! »

<sup>50</sup> Les branches du noisetier, minces et souples, n'excèdent guère 5 cm de diamètre car il pousse en cépées.

<sup>51</sup> SERGENT Bernard, *op. cit.*, p. 310, n. 51 conteste la référence oghamique, dont l'aire de diffusion géographique diffère de celle des autres motifs folkloriques décelables.

<sup>52</sup> « Tristrant », Eilhart d'Oberg, *Tristan et Yseult, Les premières versions européennes*, MARCHELLO-NIZIA, Christiane, Paris, Éditions Gallimard, 1995, p. 388.

<sup>53</sup> Selon MOUTHON, Fabrice, *Le Sourire de Prométhée : l'homme et la nature au Moyen Âge*, Paris, Éditions la Découverte, 2017, la vigne est acclimatée par l'antiquité romaine. Après le déclin de l'Empire, sa diffusion suit de près le mouvement de la christianisation.

que les amants sont *comme* les végétaux, ou vice versa. Dans l'écosystème merveilleux de l'amour libre et vrai, il y a une sympathie entre humains et plantes : l'étreinte des deux branches est déjà l'étreinte des amants<sup>54</sup>.

Dans cette enquête sur le végétal, le merveilleux et les figures féminines pris comme fils d'Ariane en vue d'esquisser une archéologie du rapport occidental au vivant, quelques traits s'imposent. Tout d'abord, la tendance de Marie de France à atténuer les motifs folkloriques celtes s'en trouve confirmée. Fées, magiciennes et philtres herbés disparaissent pour faire place à un seul miracle, celui de l'amour vrai. Faut-il y voir l'influence de la christianisation ? Rien n'y oblige : l'humanisme florissant de la cour anglo-normande peut avoir écarté des motifs pré-chrétiens au vivant animiste. Pourtant, la nature ne se tait pas d'un seul mouvement : les motifs merveilleux associant animalité et masculin demeurent visibles. Le végétal, associé ou non aux femmes, apparaît plus caché. Ces textes littéraires pourraient donc illustrer la tendance à séparer l'humain du reste du vivant, en commençant par le végétal. Quant au lien avec le féminin, le corpus restreint invite à poursuivre l'enquête sur le lien effectif entre féminin et végétal au Moyen Âge avant son évincement ultérieur.

Néanmoins les textes dont le titre est végétal invitent également à lire en synchronie. Dans cette perspective, le végétal fait système et révèle, dans l'espace littéraire du merveilleux amoureux, une continuité entre humain et non-humain. Plus précisément, l'amour y devient possible du fait de l'existence d'autres rapports entre êtres vivants. Sur le mode de la suggestion, ce détour par le règne végétal, fait supposer que cette possibilité avait une place dans l'horizon d'attente des lecteurs ou des lectrices médiévaux. Reste que ce rapport peu naturaliste coexistait, à la même époque, avec une utilisation des ressources naturelles d'ores et déjà importante. Bref, contrairement à ce que suggère Carolyn Merchant, il y a une place pour le paradoxe dans l'histoire des sociétés humaines : paradigmes intellectuels et comportements se nourrissent, mais marchent d'un pas irrégulier. Loin d'un récit irénique, l'histoire invite à reconnaître lucidement les contradictions propres à chaque époque.

---

<sup>54</sup> La période d'écriture de Marie de France qui se situe en pleine Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle, entre *aetas virgiliana* et *aetas ovidiana*, suppose de faire une place à une influence croisée des textes antiques qui font une belle place au motif de l'enlacement de végétaux, par exemple chez Virgile dans les *Bucoliques*, 10, v. 74 sq. ou chez Ovide, dans les *Héroïdes*, 5, v. 20 à 30. Toutefois, outre le fait que les médiévaux distinguent les corpus de façon claire, matière dite de Bretagne et matière dite de Rome, Marie de France expose explicitement dans son prologue qu'elle fait le choix d'une inspiration bretonne, le domaine latin étant, selon elle, déjà pris (elle s'y confrontera néanmoins dans ses *Fables* tirées d'Esopé). Il y a donc un positionnement de l'écriture qui suggère donc une relative mise à distance des références antiques, à la différence d'autres textes tels que le lai de *Pyrame et Tisbé*, le lai de *Narcisse* ou celui de *Philoména*, attribué à Chrétien de Troyes.